

REVUE
DES
LANGUES ROMANES

**«Chose vraie faict a doubter» :
Saintré, ou l'invitation au mensonge**

*Jehan de Saintré*¹ est un roman complexe, stratifié. Pédagogique et narratif à la fois, il ouvre une fenêtre sur les contradictions douloureuses qui imprègnent la société du XV^e siècle. La Sale, en tant que pédagogue, se doit d'enseigner des valeurs traditionnelles sûres, comme celles de la chevalerie et de la courtoisie² ; mais le pédagogue est aussi un conteur qui aborde implicitement le problème de la 'vérité' : ces valeurs, qui vont de pair avec l'autorité des anciens, sont-elles toujours efficaces dans un monde qui évolue rapidement ? L'auteur, moins cultivé qu'il ne le paraît, se pose cette question et cherche, par le bon sens et sa connaissance approfondie de la vie de la cour, à concilier idéal et réalité. Il écrit alors un roman où cette entreprise difficile semble possible — mais la réalité rentre difficilement dans le cadre étroit de la forme littéraire adoptée, qui, étant minée de l'intérieur par la présence d'incertitudes idéologiques, semble éclater et se fragmenter sous le poids du débat.

Le roman raconte une éducation courtoise et chevaleresque. Or l'intérêt qu'il présente dépasse largement l'histoire d'un tel apprentissage. La Sale analyse aussi la manière dont celui-ci se poursuit ; il fait évoluer ses personnages de manière à nous faire entrevoir leurs pensées réelles, les raisons secrètes qui déterminent choix et comportements. Cette mise en perspective apporte au roman un 'surplus de sens' et, peut-être, une contre-morale, qui sont aussi des enseignements possibles, voire des mises en garde adressées à son lecteur. Quelle est la position réelle de l'auteur ? Il est difficile de le dire avec certitude, même s'il manifeste des points de vue apparemment univoques, prenant parti en faveur des codes traditionnels.

La Sale est conscient de la présence du faux et du poids des apparences, au cœur même des valeurs moribondes et dans toutes les démarches de la vie de cour. Désorienté par un jeu épuisant que lui-même a joué, il contribue par les réflexions que suscite son roman, écrit au crépuscule de sa vie, à l'élaboration d'un savoir nouveau et annonce, sur plusieurs points, les changements féconds de la Renaissance. Assoiffé de vérité, il reste très ambigu dans ses propres démarches, qu'il est bon de mettre en rapport avec celles des personnages. Le sens officiel du roman, présent à la surface du texte, relève du *pédagogique* ; il est résumé dans la réaffirmation finale des valeurs qu'accompagne une réflexion dictée par le bon sens :

Et cy commenceray la fin de ce compte, priant, requerant et suppliant a toutes dames et damoiselles, bourgoises et aultres, de quelque estat que soient, que toutes prennent exemple a ceste sy noble dame oyseuse qui par druerie se perdit ; et vueillent bien pensser au dit commun qui dist : Oncques ne fut feu sans fumee, tant fust il soubz terre parfont. C'est a entendre que oncques ne fust bien ou mal, tant fust il secret, repost ne obscult, que a la fin tout ne soit sceu, car ainssy l'a ordonné le vray et trestout puissant juge de toutes choses, auquel ne fault riens celler... (*Saintré*, LXXVI, pp.449-450).

La Sale insiste sur le poids de la vérité, qui, tôt ou tard, se manifeste librement. Si l'adresse aux dames est bien rhétorique³ — on en retrouvera des échos dans la littérature du XVI^e siècle⁴ —, le désir de vérité est certainement réel. L'auteur rappelle qu'il est inutile de mentir, comme le fait aussi Madame de Belles Cousines, la vraie protagoniste du roman, dont les enseignements théoriques coïncident toujours, au départ, avec ceux de La Sale.

Belles Cousines, ayant décidé de former un jeune noble à la vie chevaleresque, lui apprend à être toujours sincère :

Et encores vous deffens que ne soyez noyseux, menteur ne rapporteur de choses mal dictes dont nul mal s'en puist enssievir (*S.*, V, p. 80).

Cet ordre n'est peut-être pas aussi catégorique qu'il le paraît ; en disant «dont nul mal s'en puist enssievir», Belles Cousines y introduit une sorte de restriction, qui, pouvant se référer à «choses mal dictes» comme à l'ensemble de la phrase,

n'en comporte pas moins une nuance de subjectivité dans la considération de ce qui est mal. La dame, une veuve vertueuse qui n'attire guère la sympathie du lecteur, s'improvise pédagogue mais adopte des comportements à l'égard du jeune Saintré qui montrent, par moments, son manque de respect vis-à-vis des valeurs enseignées ; et cela, bien avant son changement d'attitudes (l'histoire finale de l'abbaye, où elle «par druerie se perdit»).

L'éducation du page, qui réussira à monter plusieurs degrés dans l'échelle sociale grâce à ses conseils pratiques plus qu'aux enseignements théoriques, se poursuit sous forme de jeu — un jeu fondé sur la manipulation des apparences. En effet le mensonge, au sens large de falsification volontaire de quelque chose⁵, est présent sous ses différentes formes dans toutes les actions de Belles Cousines. Celle-ci, pour éduquer Saintré de manière secrète, met en scène une sorte de comédie où il est question de laisser croire ce qui n'est pas, de jouer des silences et des regards, de montrer des attitudes qui voilent le fond de ses véritables pensées. Encore essaie-t-elle de deviner la pensée des autres pour pouvoir mieux la diriger, privant par là tous ses actes de leur part de responsabilité directe.

Le jeu de Belles Cousines, par lequel elle s'assure l'obéissance et la fidélité de Saintré, s'articule en deux temps. D'abord, elle se moque du page pour le soumettre psychologiquement : elle lui fait croire qu'il ne vaudra jamais rien, car il n'a pas de dame. Elle sait pourtant que Saintré est encore très jeune :

N'en amez vous nulle ? Ha ! failli gentil homme, et dittes vous que n'en amez nulle ? Ad ce cop cognoiz je bien que jamais ne vaudrez riens. Et ! failli coeur que vous estes : dont sont venues les grans vaillances, les grans emprinses et les chevalereux fais de Lancelot, de Gauvain, de Tristan... (*S.*, III, p.31).

Le mot d'ordre est «farser»⁶. En effet, Belles Cousines est d'accord avec ses dames pour rire de Saintré, qui, ayant entendu sa réponse, «se prist merueilleusement a plourer» (*ibid.*, III, p.32).

Ensuite, la dame modifie les règles du jeu et obtient la collaboration du page, qui accepte de la «servir par amours». Mais elle pose une condition : personne ne doit connaître le

nouvel accord qui les unit, pas même ses dames, avec qui elle continue de feindre qu'elle veut se moquer de Saintré : «devant elles — lui dit Belles Cousines — faictes ainssi l'esbahy comme par avant faisiez» (*ibid.*, V, p.85). Il s'agit d'une véritable 'invitation au mensonge'. Dès lors, Belles Cousines continue son jeu à deux niveaux : devant ses dames, qui, ne comprenant plus où elle veut en arriver, s'en lassent («Hé ! madame, dirent elles, et ! par Dieu, vous lui donnez trop a souffrir pour savoir de lui tant de choses.». *Ibid.*, VIII, p.98). Le jeu continue aussi devant Saintré, à qui elle n'explique jamais les raisons profondes qui l'amènent à s'occuper de lui.

L'accord secret entre Belles Cousines et le page se produit par étapes : d'abord, la dame séduit le jeune par son savoir. Elle commence son action pédagogique en énumérant pour lui les sept péchés mortels et les remèdes correspondants (S., IV, pp.42-57). Il s'agit de préceptes très 'abstraits' qui reposent sur l'autorité des anciens et des Pères de l'Église. Après avoir parlé du «sauvement de l'ame», elle aborde le «sauvement du corps» par l'amour et la chevalerie (*ibid.*, pp.57-59). L'auteur met dans la bouche de sa protagoniste des enseignements qu'il reprend intégralement de la *Salade*, sa première compilation⁷, à propos de la légitimité des gages de bataille qu'interdisent les lois de l'Église et, sauf dans certains cas, celles de Philippe de Valois (S., IV, pp.59-62 ; *Salade*, VIII, p.209). Saintré est fasciné par le savoir de Belles Cousines, qui lui propose subtilement de la choisir comme dame. Le page ne comprend pas... Madame dit alors :

Cuidiez vous que, pour quelque bien qui soit en vous, il soit dame qui ayme tant soit peu son honneur que de la servir elle vous doye prier, combien que aucunes sont tant contraintes par amours que force leur est de monstrier doucement le bon vouloir que elles ont, et par ce donnent façon de proceder ? (S., IV, p.65)⁸.

Saintré ne comprend toujours pas. S'il ne choisit pas de dame, c'est parce qu'il craint que l'on puisse rire de lui. Alors Madame lui dit : «Or ça, Saintré, se j'estoie celle que vous ay dit, et vous vaulsisse, pour moy loyalment servir, vous faire des biens et a grant honneur parvenir, me vouldriez vous obeïr ?» (*ibid.*, V, p.67). Son accord avec le page, après le jeu du début et

la séduction par le savoir, a lieu finalement parce que Belles Cousines lui demande de la choisir. Et pour obtenir une réponse affirmative, elle n'hésite pas à évoquer l'idée du profit que Saintré pourrait en tirer. Celui-ci, «qui en service de seulle dame d'amours oncques n'avoit eu penssee» (*ibid.*), dit oui, mais son choix n'est pas spontané.

L'enseignement se poursuit, à partir de ce moment, sous forme d'ordres. Belles Cousines se montre impérieuse :

Or vous levez et entendez bien mes parolles et les retenez :

Tout premier je vueil et commande que sur toutes choses vous amez Dieu de tout vostre coeur... (S., V, p.67).

La dame dispense son savoir pour faire de Saintré un chevalier renommé et courtois. Pour ce, elle confond enseignement et assujettissement économique ; en effet, tout en condamnant la prodigalité (cela fait partie de ses enseignements), elle dépense beaucoup d'argent pour que le page puisse s'acheter des vêtements et, dans un second temps, des chevaux. Elle façonne ainsi un objet, qu'elle «veue, tout de chire» à Notre-Dame de Léesse, en Lannois (S., XXXII, p.237)⁹ — une statue dont elle finira par s'éprendre.

La comédie de Belles Cousines, que nous venons de résumer, révèle tout un jeu d'arrière-pensées que seul le hasard, Fortune, peut contrecarrer. Lorsque Saintré est âgé de seize ans, la dame veut faire de lui le valet tranchant du roi, ou de la reine :

Lors s'appenssa comment elle mieulz le pourroit faire, et dist en soy meismes : "Se tu le dis a l'escuier qui a de lui la charge, a cause des .xij. escus et puis des aultres choses, il porroit penser que de toy vendroient ; se tu le diz a tel seigneur, a tel ou a tel encores, aucun d'eulz porroient pensser la cause. Et toutesfois fault il qu'il lui soit aidie et qu'il ne soit plus paige" (S., IX, p.107).

La dame s'interroge sur la réception éventuelle de comportements différents dans le but d'envisager le meilleur, pour ne pas être découverte. Le faux rentre à tous les niveaux dans le jeu courtois qu'elle illustre à merveille¹⁰ : Belles Cousines ment (et invite Saintré à mentir), annonçant à la reine que le désir de

devenir valet tranchant procède du page lui-même. Naturellement, celui-ci doit être au courant de la démarche :

Pour quoy je vous advertis que se Madame [la reine] vous en parloit par quelque façon que ce fust, affin que je ne fusse pas menssongiere, que tres humblenlent vous l'en remerciez (S., X, p.108).

La tendance à camoufler la réalité se manifeste toujours, chez Belles Cousines, en relation avec ses intérêts personnels. Cela est évident à partir du moment où elle rompt son accord avec Saintré, qui est devenu chevalier. Après avoir rencontré l'abbé, elle soutient la thèse injurieuse de ce dernier sur les chevaliers qui séduisent les filles (passage cité dans la note 5).

Attitudes mensongères et dissimulations, qui cachent des aspects particuliers de la réalité et les véritables pensées des personnages, se fondent sur la capacité qu'ont ces derniers de comprendre rapidement situations et circonstances, pour s'y adapter. Belles Cousines veut cacher son accord, et ensuite son amour pour Saintré¹¹ : lorsque la reine et les dames tissent les louanges du jeune héros, elle préfère en parler «assez froide-ment (...)», combien que son cuer, pour les biens qu'elles en disoient toutes, se resjoissoit» (S., XII, p.122). Ailleurs, elle affiche une fausse candeur et, «se montrant ignorante de toutes ces choses, avec les aultres dames et damoiselles qui de Saintré tous biens disoient, ne dist plus, fors que : 'En verité, il a esté et est bon valleton' » (*ibid.*, X, p.112). Le jeu de dissimulation se poursuit aussi à travers des attitudes extérieures ; ainsi lorsque Madame s'habille de manière simple pour aller à la messe après la confession¹² : «de son plus simple attour se attourna, (...)», et en tel estat, simple et coye, de sa chambre saillist...» (*ibid.*, LX, p.380). Nous sommes déjà dans l'abbaye, où la dame a changé de vie ; les femmes qui accompagnent Belles Cousines se font des opinions à propos de son comportement : «des choses que elles apercevoient, combien qu'elles dissimuloient, peu en y avoit a qui la chose pleust» (*ibid.*, LXVIII, p.413).

Les différents aspects du jeu d'apparences appellent des remarques sur le rapport être-paraître chez les personnages ; le respect de la forme faisant parti d'un code commun, ceux-ci savent à quels comportements et à quelles réactions s'attendre

des autres dans telle ou telle circonstance. La Sale ironise d'ailleurs sur cet aspect, en montrant d'une part le pouvoir qu'il offre d'influencer la réalité, d'autre part la manière dont il change de signification dans des situations complexes : Damp Abbés invite Saintré pour un repas, ce dont Belles Cousines n'est guère contente. Or Saintré, pour être aimable (en fait, pour déplaire à celle-ci), accepte l'invitation : «Monseigneur l'abbé, a vostre premiere requeste je ne vous vueil pas reffuser» (S., LXVII, p.406). Ailleurs, Saintré propose à des seigneurs d'entreprendre de nouvelles armes. Il veut donc que l'on réponde à son invitation : «Alors chascun de joye regarde l'un l'autre pour reppondre et lui faire honneur, en disant : 'Respondez ! — Mais respondes vous !' » (*ibid.*, XLIX, p.345). Cette gentillesse est apparente, car en réalité chacun cherche à se soustraire à la responsabilité directe d'un engagement immédiat. La parodie du respect de la forme (et des coutumes) est évidente lorsque damp Abbés convainc Belles Cousines à dormir dans sa chambre : «se elles [dames ou demoiselles] y ont souppé [dans l'abbaye], pour celle nuit je leur laisse ma chambre et m'en vois ailleurs logier : et pource, madame, l'usaige de ceste vostre abbeye vous ne devez pas reffuser» (*ibid.*, LVII, p.372). Belles Cousines est étonnée, mais le moine s'exclame : «Comment, madame ? (...), voulez vous rompre les coustumes de ceens ?». Vu l'insistance de l'abbé, Madame «fust gracieuse et ne le vault reffuser» (*ibid.*). Cette histoire ridicule sanctionne, au niveau du roman, l'abandon du mode pédagogique pour le *narratif*.

Le respect de la forme, en dehors de toute présentation parodique du motif, est important parce qu'il permet un jeu d'influences où les perspectives se mélangent, ouvrant la voie à une 'théâtralisation' des rapports. D'autre part, le respect appelle son contraire, qui est la transgression, mais aussi la mesure, qui est l'art du juste milieu entre ces deux opposés ; de là l'importance de paraître. Le véritable enseignement que Belles Cousines adresse à Saintré, avant que son personnage ne subisse l'évolution que l'on sait, est bien là. Le jeune homme retient cette leçon : bien qu'il reste un personnage positif d'un bout à l'autre du roman par sa prouesse et par le respect des valeurs courtoises, il apprend à manier les apparences dans le but d'exercer indirectement son influence, tout en gommant la

responsabilité de ses actes. Après une victoire retentissante à Barcelone, Saintré veut paraître modeste :

...pour plus honnestement faire savoir a Madame le contenu de ses armes, son retour et son fait, [Saintré] se appenssa que s'il mandoit au roy aucum de ses heraulx que on porroit penser que ce seroit en glorifiant sa bonne nouvelle, dont au coeur de gens en porroit estre repris ; et pour ce s'appenssa que il le diroit a messire Pierre de Pruilly, duquel il moult se fioit, lequel luy dist que vraiment plus honneste seroit que par ung aultre le feist et non par nulz de ses heraulx, ja soit que soit leur office, et encores que a roy, a royne ne quelzconques aultres il escripvist : "Maiz se vous vouldes que j'envoye Guillaume, mon cousin, comme de moy, et escripray au roy, a la royne et aux dames l'onneur que avez eue ; et aussi Guillaume, qui est assez enttendant, comptera tout, et je bien, a la verité, l'informeray". Et ainssi fut fait. (S., XXIX, pp.217-218).

Le désir d'orienter l'opinion des autres est constant, chez Saintré comme chez Belles Cousines. Ce désir entraîne des comportements qui se fondent sur la célérité et la spontanéité apparente des actions, à une époque où l'homme et le monde tendent à être en représentation : la spontanéité, qui se confond avec une forme d'expressivité non maîtrisée, est un trait propre au caractère des enfants¹³, chez lesquels elle reste sans conséquences — alors que les 'adultes' redoutent cet aspect¹⁴. Ceux-ci, dans l'optique du paraître, cherchent à se donner une image, en montrant certains traits de leur personnalité et non pas d'autres. Saintré simule la spontanéité de manière adroite, car il sait qu'elle apporte toujours une caution de vérité à toute action. Revenu de ses derniers exploits, il voudrait avoir des nouvelles de Madame et s'adresse à madame de Sainte More, cousine de celle-ci :

comme se riens n'y pensast, luy dist : "Hé ! voirement, ma cousine, quant je me advise, est Madame mallade, que elle n'est point icy ?" (S., LXVI, p.400).

Par cette attitude 'distrayante', Saintré se montre peu intéressé à une réponse qui lui tient à cœur. Modestie, spontanéité (dont relève la fausse candeur) et émerveillement¹⁵ sont des traits de caractère qu'il est bon d'imiter, car ces aspects, n'étant pas condamnables chez les enfants, donnent l'impression de la bonne foi. Saintré, en agissant «comme se riens n'y pensast»,

fournit déjà la preuve de ce que Castiglione appellera la *sprezzatura* dans son *Livre du Courtisan*, où on lit qu'il faut

...fuir, autant qu'il est possible, comme un écueil très acéré et dangereux, l'affectation, et, pour employer un terme peut-être nouveau, faire preuve en toute chose d'une certaine désinvolture («sprezzatura»), qui cache l'art et qui montre que tout ce que l'on a fait et dit est venu sans peine et presque sans y penser¹⁶.

La *sprezzatura*, relevant de la logique du 'mensonge', n'est donc pas à l'opposé de l'affectation, mais se situe au juste milieu entre celle-ci et son opposé : c'est le refus des excès, la mesure, que La Sale aussi prône implicitement. L'auteur participe par là à la définition d'un type d'humanité idéale, anticipant sur ce point les réflexions des humanistes italiens à propos des comportements qu'il faut avoir dans les cours.

Ces considérations, qui fondent l'art de paraître, déterminent toute une rhétorique du mensonge, mécanisme ancré dans les esprits du XV^e siècle, et expliquent entre autres la nécessité de sembler modeste¹⁷. La Sale, pour lequel le but à atteindre justifie les moyens, met cet art ambigu au service du respect des valeurs traditionnelles ; il sait pourtant qu'il s'agit d'un jeu dangereux, qui porte en creux un fort potentiel de transgression par rapport aux réalités établies. L'auteur n'ignore pas que la culture du Moyen Age est minée dans ses fondements théoriques¹⁸ ; l'affirmation des nouvelles classes sociales, dont les représentants font leur entrée dans les cours, le poids et l'attrait de l'argent déterminent les nouveaux réseaux du pouvoir, mettant de côté les vieilles valeurs (et, qui plus est, les vieux privilèges que celles-ci véhiculaient). La Sale, par son respect des idéologies, par son approche détournée des choses, prône apparemment un retour au passé. Mais il sait que cette approche est très fragile et trop présomptueuse, dans un monde de plus en plus matériel et qui évolue suivant sa propre logique.

L'auteur introduit dans le roman les enjeux du hasard, de Fortune¹⁹, pour rappeler la fragilité des entreprises humaines. Fortune modifie les programmes des hommes, mais aussi la réception et le sens de leurs paroles : Saintré s'approche de

Belles Cousines, qu'il voit pour la première fois à cheval en compagnie de l'abbé, et la salue avec transport. Elle lui répond assez méchamment :

"A ! sires, que le tres mal venu soiez vous !" (S., LXVI, p.403).
LXVII. Le seigneur de Saintré, qui pas n'entendit ces parolles, a tres grant joye, a un genoul, lui toucha la main et dist : "Ha ! ma tres redoubtee dame, comment le faictes vous ? — Comment je le faiz ?, dist elle, que faut il dire ce que voys ? Ne voyez vous que je suis sur ma haquenee et tiens mon esprevier ?" (S., LXVII, p.404).

La Sale souligne l'effet comique que peut produire le fait de ne pas comprendre des mots. Cette fois-ci, le chevalier, «qui a oy de Madame sa tres cruelle responsse, ne scet que pensser» (*ibid.*).

Ailleurs, une situation analogue se révèle lourde de conséquences :

...car ja estoient sonnez vespres, il [damp Abbés] se approcha de l'ostel ; lors manda ung de ses moisnes au maistre d'ostel qu'il sceust a Madame se on retendroit le seigneur de Saintré a soupper. Le maistre d'ostel s'aprocha de Madame et lui dist ce que damp Abbés lui mandoit. Madame, qui pas bien ne l'entendist, lui demanda que il disoit ; lors lui redist si hault que le seigneur de Saintré, jasoit qu'il se fust ung peu eslargy, tout a plain il l'entendit... (S., LXVII, pp.405-406)²⁰.

L'ironie du sort commence à s'acharner contre Belles Cousines. Naturellement, Fortune intervient ici pour rétablir la vérité et la morale, en accord avec le sens officiel que l'auteur veut donner à son roman (Madame sera punie).

L'auteur souligne aussi le sens qu'involontairement prennent des mots dans des circonstances que le locuteur ne comprend pas à fond : damp Abbés demande à Saintré son avis à propos de Madame, qui «tant s'est voullue incliner que de prendre la patience avec son povre moisne, et puis venir giboier» (S., LXVII, p.405). Le chevalier, ne voyant pas encore la chose «telle qu'elle estoit», défend ici la dame :

Madame (...) fait comme dame de tout bien et tout honneur, et qui tousjours ama Sainte Eglise (*ibid.*).

Ces mots, que Saintré prononce peut-être pour se rassurer, prennent un sens ironique pour nous. Par ces détails, La Sale rappelle également que la perception limitée de la réalité peut en modifier le sens, dans un jeu de perspectives qu'influence la subjectivité des rapports.

Globalement, on s'aperçoit que l'auteur fait évoluer ses personnages dans un monde où le 'faux' procède soit de leurs comportements, déterminés par le désir d'exercer une influence indirecte et voilée sur le contexte (jeu d'apparences), soit des interventions de Fortune. La Sale condamne ouvertement tous ceux qui mènent leur jeu dans le but d'en tirer un profit personnel, les flatteurs, dont la présence est nuisible à la vie de la cour²¹. C'est Belles Cousines même qui condamne les flatteurs, par des mots que l'auteur reprend, une fois de plus, de la *Salade* :

...le flatteur est ennemy de toute verité, et (...) il fiche ainssy que ung clou en l'oeul droit de son seigneur, quant il l'escoute, dont les seigneurs sont aveuglez, par quoy ilz en perdent l'amour de Dieu, honneur et le congnoissance de eulz meismes, dont ne scevent les pluseurs quelles choses prendre ne quelles laisser, et cuident estre bien loez de ce dont ilz sont tres fort blasmez, et blasmez de ce dont ilz seroient fort loez. (S., V, pp.83-84)²².

La dame enseigne à Saintré qu'il faut fuir les flatteurs ; ses affirmations rappellent ici la dimension pédagogique du roman. Pourtant, Belles Cousines lui apprend aussi à manier les apparences de la vie, d'une manière assez proche de celle qu'adoptent ces mêmes gens. À côté d'enseignements théoriques²³, elle donne des conseils plus pratiques, révélant du coup sa connaissance approfondie des règles qui régissent la vie à la cour : pour se défendre du «faulz parler des envieus», Saintré devra se faire des amis par des dons et des promesses, car «les dons et les promesses, quant on les puet acomplir, les honneurs et les bonnes chieres, selon les gens qu'ilz sont alieissent, lient et emprisonnent leurs cuers tellement que tous sont siens, et aux officiers les robes de livree, affin que tous soient pour vous, a madame la royne aucunefoiz la belle haquenee, autrefoiz le beau cheval, etc.»²⁴. Encore une fois, ce conseil éminemment pratique évoque certaines réflexions des humanistes italiens du siècle suivant. On lit dans *Le Prince* de Machiavel :

La coutume la plus fréquente chez ceux qui veulent gagner la faveur d'un prince, c'est de se présenter à lui avec ceux de leurs biens dont ils font le plus de cas, ou dont ils le voient faire ses délices ; aussi leur voit-on très souvent être offerts des chevaux, armes, pierres précieuses, et autres ornements dignes de leur grandeur...²⁵

L'aspect contradictoire du roman apparaît donc non seulement dans l'écart entre idéal et pratique de la vie de tous les jours, mais aussi dans la tentative de concilier les exigences réelles qui peuvent se manifester : tant que Belles Cousines reste à la cour du roi Jean Le Bon, elle essaie de prolonger par son enseignement, en la personne de Saintré, un mode de vie respectueux des vieux codes chevaleresque et courtois, mais qui permet une adaptation de la théorie à une réalité beaucoup plus complexe. Ces valeurs d'adéquation, poursuivies dans le respect de la forme, révèlent le désir de ne pas abandonner un monde pourtant proche de sa fin.

La contradiction s'installe dans le roman à tous les niveaux : entre enseignement et comportement, chez Belles Cousines ; entre enseignement, plutôt théorique, et conseil, plus pratique ; entre pédagogie et narration ; entre idéal et réalité. Ces écarts, que ne peut cacher la tentative de concilier des opposés, sont là pour nous rappeler la complexité des problématiques et le renversement qui s'opère dans les perspectives de l'auteur. Celui-ci aborde implicitement un débat, suivant une logique qui relève elle aussi de l'art du mensonge : à l'instar de sa protagoniste, La Sale s'interroge sur l'importance d'enseignements que la réalité contredit, et aboutit à la nécessité de s'en tenir au respect 'formel' et apparent des codes ; il s'agit d'une attitude que l'on peut qualifier de prudente²⁶. La différence est subtile entre respect de la forme et transgression. Si le respect apparent des codes est en lui-même un code comportemental bien précis, qui introduit la prévisibilité²⁷ dans les comportements et un jeu d'attentes qu'il est bon de ne pas briser, la transgression constitue un élément de surprise. Cet aspect est très important au plan des idéologies, mais aussi, et surtout, au niveau du récit.

Or le respect est apparent : Saintré demande toujours au roi la permission d'entreprendre des armes, même s'il décide

avant, à chaque fois, tous les détails de ses entreprises. Le roi et la reine, qui détiennent le pouvoir, sont présentés comme des êtres généralement consentants²⁸ : ils ne se soustraient pas à l'influence que Belles Cousines sait exercer dans le respect des règles, qu'elle leur rappelle²⁹. Mais la transgression, toujours imprévisible, brise ces équilibres fragiles et provoque des évolutions inattendues. En effet, le récit progresse au fil des transgressions, des désobéissances qui se succèdent et déclenchent l'action : d'abord, Saintré entreprend pour une fois des armes sans le consentement de la dame (S., L, p.350), croyant agir dans le respect de ses enseignements. Cela procure à Belles Cousines le sentiment fâcheux de la «merencolie»³⁰. Ensuite, Madame se soustrait aux règles de la courtoisie. A-t-elle réfléchi à la profondeur de ces valeurs ? A-t-elle suivi les conseils de maître Hues, le médecin, qui lui suggère de quitter la cour pendant quelque temps pour retrouver la santé ? (*ibid.*, LIV, p.361)³¹ Sa manière de se soigner appelle la vengeance de Saintré. Enfin, le chevalier la punit pour avoir enfreint les règles qu'elle lui avait enseignées. Ces rebondissements se produisent à chaque fois qu'un personnage se comporte de manière 'inattendue', décevant une attente de l'autre. Bien entendu, désobéir, dans ce contexte, signifie transgresser le respect de la forme, se dérober aux lois du mensonge. La Sale décrit un monde où il importe de paraître, plutôt que d'être.

Il y a mensonge et mensonge : ceux de la dame relèvent, dans un premier temps, du jeu d'apparences et ne sont pas toujours blâmables en tant que tels. Lorsqu'elle est d'accord avec Saintré, celui-ci retient toutes ses leçons, et apprend à mentir pour cacher certains aspects de la réalité et de ses intentions. Ainsi, lorsqu'il dit qu'il reçoit de l'argent de sa mère, alors qu'il l'obtient de la dame. Mais lorsqu'elle rompt son accord avec Saintré, le chevalier a le sentiment que la dame n'a jamais cru aux belles choses qu'elle lui a enseignées. Les raisons profondes de son comportement lui échappent ; à ce niveau, il se sent victime d'un mensonge beaucoup plus grave, car plus profond. Miroir de la bonne conscience de Belles Cousines, de son débat secret mais stérile sur la validité d'un savoir dépassé, Saintré se sent abandonné dans un monde qui n'est pas comme elle le lui a décrit³².

Le mensonge et sa logique créatrice, en tant que lieux privilégiés d'affabulation, produisent une parole qui abat les frontières du vieux monde. Paradoxalement, la part de faux qui sous-tend les jeux de rhétorique porte en elle ce potentiel de transgression ; et le paradoxe, qui ne permet pas de mettre le mensonge au service d'un retour au passé, est bien là. Si la réalité décrite par le roman se dérobe à l'emprise du mensonge, car le récit progresse en brisant l'horizon du prévisible, le faux imprègne et enveloppe toute la narration. Dans le roman, on assiste à une évolution bien précise : on passe du respect réel, au respect formel, et à la transgression. D'une part, le respect des idéologies anciennes, dont relève la dimension pédagogique de l'œuvre, apparaît dans une parole lente, conventionnelle : c'est une parole qui 'célèbre', s'attardant par exemple sur les descriptions interminables des rituels et des préparatifs. Cela intéresse moins la protagoniste du roman, jeune et pleine d'envies, que le vieil auteur, toujours nostalgique. Deuxièmement, le respect apparent des codes introduit dans les comportements un jeu constant entre forme et fond, entre être et paraître. Cette optique, qui ouvre la voie à une remise en cause du savoir et, éventuellement, à de nouvelles codifications, se manifeste dans une parole *rapide, théâtrale*³³. C'est le jeu d'apparences, où Madame brouille les perspectives sans rompre avec le passé : Saintré la suit dans cette voie. En troisième lieu, il y a la transgression. Belles Cousines rompt avec son jeu et cesse de s'interroger sur la validité de ses enseignements. La transgression aboutit à une parole franche et directe, qui confond et déçoit les autres, modifiant aussi les équilibres du roman : c'est le ressort *narratif*, celui de la vérité et de l'histoire. La logique du mensonge apparaît au niveau du jeu pour introduire le faux dans les perspectives des hommes, qui en perdent le contrôle : c'est alors que Fortune intervient. Tout mensonge est fragile et la vérité a plus de poids, disent La Sale et sa protagoniste. Simplement, l'auteur et Belles Cousines parviennent à des conclusions différentes pour ce même problème.

La question de la vérité est fondamentale pour notre auteur³⁴ — et pour les personnages du roman aussi. Mais chacun d'entre eux voit la vérité où il lui semble bon. Les

remarques faites jusqu'ici devraient nous permettre une interprétation de l'œuvre ; on admet généralement que la personnalité de l'auteur se reflète en Saintré, le protagoniste, alors que Belles Cousines apparaît indéniablement comme le personnage le plus fouillé de l'histoire. C'est elle qui subit une évolution : au départ, elle est pédagogue comme l'auteur. Belles Cousines dispense, on l'a vu, les mêmes enseignements, essayant de concilier idéal et réalité, théorie et pratique. Elle ment, même si cela n'est pas condamnable de prime abord : la vie à la cour fonctionne pour elle dans le respect formel des règles et des rituels, auxquels elle réfléchit comme le ferait un acteur à la veille de la représentation. Son approche détournée de la vie lui permet de gommer la responsabilité de ses actes, de cacher ses intentions et, avec celles-ci, ses réflexions, son débat secret sur le sens de son rapport avec ce monde. Dans cette optique, Saintré est le produit du débat, le miroir de sa conscience. Il apprend les valeurs qui lui sont enseignées, il y croit, mais absorbe aussi les ambiguïtés et les contradictions de la dame ; ignorant les raisons profondes de ses comportements, Saintré en retient la croûte superficielle et apprend l'art du mensonge. Ensuite Belles Cousines, abandonnée par la statue qu'elle a façonnée (Saintré se soustrait à son influence), préfère se livrer aux plaisirs qu'un moine lui procure ; le chevalier la condamne.

Le jeune Saintré, page comme La Sale, incarne l'élève que l'auteur a été. Instruit et puis trahi³⁵, il ne renonce pourtant pas aux valeurs qui ont forgé son imaginaire. Mais le 'héros', tout comme l'auteur du roman, ne dépasse pas le stade de la «merencolie». Il invoque Fortune³⁶ pour que la vérité, sa vérité idéale soit rétablie. Alors que Belles Cousines évolue en concomitance avec un monde changeant, qui nie les valeurs d'antan (et les anciens privilèges qui s'y rattachaient) : la réalité impose donc ses propres vérités, moins séduisantes, que La Sale ne cache pourtant pas. Celui-ci s'interroge dans un roman qui porte les traces de son questionnement : en effet, l'auteur raconte une histoire où chaque personnage reflète un fragment de son être³⁷ et les différents moments de son débat. Les temps ont changé ; l'auteur, toujours nostalgique, oppose un présent qui ne lui plaît pas à un passé récent, qu'il aimait³⁸ ; il dénonce

donc, à contrecœur et en toute sincérité, un état de fait qui le met de côté : Saintré est valeureux, mais ses qualités font l'objet d'une épitaphe.

Si le sens officiel du roman, toujours évident, va dans la direction d'un retour au passé (à ce niveau se situe sa dimension pédagogique), l'histoire contredit les enseignements et les espérances de l'auteur dans un jeu de ruptures formelles³⁹ et idéologiques. Le retour au passé est impossible, c'est une rêverie de La Sale, qui, habitué aux mensonges de la cour, voudrait continuer de rêver. Mais la rêverie n'est que le moins dangereux des mensonges : l'auteur souhaite que ses attentes ne soient pas brisées. Il ne nie pourtant pas que les choses vont dans une autre direction. menteur, flatteur bien intentionné, il voudrait qu'on continue de lui mentir, pour ne pas se voir arraché à ses rêves⁴⁰. 'Modeste'⁴¹ et parfait courtisan, il nous livre un manuel de comportement digne d'un Mazarin. Méfiant par nature, il voit des ennemis partout : La Sale sait que « chose vraie faict a doubter »⁴². Cette « chose vraie » est bien le contenu de son histoire. Quant à lui, il s'en tient au respect des idéologies traditionnelles. Mais le lecteur du roman peut retenir la vérité qu'il préfère.

Luca PIERDOMINICI

¹ Nous avons utilisé l'édition suivante, en deux tomes : A. de La Sale, *Saintré*, publié par M. Eusebi, Paris, Champion, 1993-1994 (C.F.M.A., 114-115).

² L'auteur a déjà écrit, avant le roman de sa maturité, deux compilations pédagogiques : *La Salade*, pour l'instruction de Jean de Calabre, fils de René d'Anjou, et *La Salle*, à l'intention des fils de son nouveau protecteur, Louis de Luxembourg.

³ *Saintré*, achevé en 1456, lorsque l'auteur est à la cour de Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, est dédié en réalité à Jean d'Anjou, son 'ancien élève'.

⁴ Par exemple, dans le roman intitulé *Les Angoysses Douloureuses qui procedent d'Amours*, d'Hélisenne de Crenne ; celle-ci raconte à la première personne une histoire d'infidélité féminine, et s'adresse à ses lectrices dans l'épître qui ouvre le roman, pour les exhorter à ne pas suivre son exemple.

⁵ A propos du mensonge : lorsque Damp Abbés attaque les chevaliers en disant qu'ils « s'en vont de l'une en l'autre [dame], lors prennent une emprise

d'une jarretière» (S., LXVIII, p.409), ou qu'ils «se rigolent avec ces fillettes tout l'iver» (*ibid.*), Belles Cousines se range du côté du moine et dit : «nous avons bien veu d'aucuns qui n'ont pas fait ainssy, mais que savons nous des aultres ? Quant a nous, nous sommes de l'oppinion de l'abbé» (*ibid.*, p.410). Saintré compare leurs attitudes injurieuses à de véritables *mensonges* : «[vous] avez sy deshonestement menty et parlé contre les chevaliers et escuiers...» (*ibid.*, LXXIII, p.436). L'affirmation de Saintré nous autorise à employer le mot «mensonge», qui définit ici l'intention de lui nuire, dans son acception large.

⁶ «Lesquelles parolles par Madame dittes en sousriant, les dames congurent bien que, combien que fussent vrayes, que n'estoient que pour farser. Mais de ce sy tres crueux congié le povre Saintré, qui ne pensoit pas mains que de estre deshonoré...» (S., III, p.32).

⁷ A. de La Sale, *Œuvres complètes*, tome I : *La Salade*, par F. Desonay, Faculté de Philosophie et Lettres, Liège ; Droz, Paris, 1935.

⁸ Belles Cousines s'interroge sur la légitimité de la proposition qu'elle va faire à Saintré : une dame courtoise peut-elle se passer de son honneur pour manifester l'amour qu'elle porte à un homme ? Dans ce cas, elle résout la question en tenant compte d'une casuistique élargie de dames, et trouve un point de contact entre théorie et pratique. La dame révèle ses pensées ; sa manière d'argumenter rappelle les débats courtois sur des thèmes d'amour. Simple-ment, l'intériorisation du débat donne ici au personnage le relief psychologique d'un être à part entière.

⁹ Il s'agit d'une pratique qui consiste à représenter sous la forme d'une statue de cire la personne pour laquelle on invoque la protection de la vierge. Voir A. de La Sale, *Jehan de Saintré*, éd. par J. Blanchard, Paris, Livre de Poche, 1995 (*Lettres gothiques*, 4544), p.274, n.71. Ici, cette image fait penser à une métaphore signifiant la soumission absolue de Saintré à la volonté de Belles Cousines.

¹⁰ On sait que le secret tient une place importante dans le jeu courtois, mais cet aspect semble ici quelque peu dénaturé.

¹¹ Ne pourrait-on pas voir, là, la preuve d'un manque d'engagement effectif de sa part, plutôt que la preuve de sa discrétion ? Dans une société des apparences on montre, on ne cache pas.

¹² Elle ne veut pas que les demoiselles devinent la nature de sa 'confession' : «de ses bien faiz et amours loyalles tres repentant et contrite, en tout bien et en tout honneur, et gieu sans villennie, damp Abbés la confessa tres doulcement» (S., LX, p.379).

¹³ Saintré raconte une «plaisant nouvelle», où l'on pose une question à un très jeune moine parmi d'autres : «Je vueil savoir qui est le plus saige de vous tous'. Adont l'enfant, sans plus pensser, lui dist : 'Monseigneur, cellui qui Damp Abbé vueit.' Laquelle responce fust moult notee comme chose qui est vray.» (S., XLII, p.294).

Sans plus penser : spontanéité rime ici avec vérité.

¹⁴ Bien souvent, il s'agit de freiner la spontanéité de la parole : dans le *Mesnager de Paris*, l'auteur anonyme conseille à la jeune femme qu'il a épousée de brider sa langue (chapitre : «La discrétion», dans le *Mesnager de Paris*, éd. par G.E. Brereton et J.M. Ferrier, Paris, Livre de Poche 1994 (*Lettres gothiques*, 4540), p.308).

¹⁵ Spontanéité et émerveillement sont liés chez maistre Jullien, le jeune garçon chargé d'apporter à Belles Cousines, logée depuis quelque temps à l'abbaye, une lettre de la reine qui veut avoir de ses nouvelles : d'abord, maistre Jullien est étonné de savoir que la dame s'adonne à la chasse en compagnie du moine ; ensuite, il s'étonne d'apprendre que celui-ci a beaucoup de chiens (S., LX, pp.383-384). Jullien est jeune et subit le charme de l'abbé («qui gracieux seigneur estoit») ; c'est pourquoi il oublie un moment le comportement étrange de Madame et échange quelques mots amicaux avec damp Abbés.

¹⁶ Baldassar Castiglione, *Le Livre du Courtisan*, trad. de Gabriel Chappuis (1580) présentée par Alain Pons, GF-Flammarion, 1991 (GF, 651), I, XXVI, p.54.

¹⁷ Castiglione, dans son *Courtisan*, fera dire à messire Cesare Gonzaga : «il me semble (...) que vous avez dérobé ce passage dans l'Evangile, où il est dit : 'Quand tu seras invité à des noces, va t'asseoir à la place la plus basse, pour que, quand viendra celui qui t'a invité, il te dise : mon ami, montez plus haut ; et il te fera honneur en présence des invités'» (*Ibid.*, livre II, XX, p.132). Ces réflexions n'étonnent pas dans une cour ; elles font rire messire Federico, qui dit : «Ce serait un sacrilège trop grand que de dérober quelque chose dans l'Evangile». (*Ibid.*). Castiglione met la fausse modestie en rapport avec l'esprit évangélique. C'est comme si le jeu d'apparences fonctionnait dans la subversion de cet esprit : «Voilà donc les vraies et solides faveurs, qui font que quelqu'un est estimé par ceux qui le voient de dehors ; car, n'ayant pas été mendiées, chacun présume qu'elles proviennent de la vraie vertu, et d'autant plus qu'elles sont accompagnées de modestie...» (*Ibid.*).

¹⁸ Il dénonce en outre l'impossibilité d'embrasser tout le savoir ancien : «les vollumes de leurs tres longues escriptures [les nobles exemples des anciens] sont sy grandes que oncques ne fut nul, après Dieu, que tous les peust visiter ne lire» (*La Salade*, op. cit., p.3, ll.8-10).

¹⁹ Le roman se termine sur la citation du poème de Boèce : «Mais Fortune, la traîtresse, / Comme dist le bon Boesse, / Ha sa destre plaine d'orgueil, / Vuelt ses sergens mettre en dueil. / Plus soudainement les sourprent / Que le floc de mer ne se prent, / Et les trestourne en sy peu d'eure / Que le plus bas vient au desseure, / Et au dessoubz vient le plus hault, / Ne de leurs pleurs riens ne ly chault. / Et quant plus ont dolleur et ire, / Alors se prend plus fort a rire. / Sa joye est qu'em peu d'espasse / Le plus chetif bien eueux face» (S., LXXVI, pp.445-446).

Ce poème illustre le sens de l'histoire finale que Saintré raconte devant la reine et les autres dames de la cour, pour faire allusion à la malhonnêteté de Belles Cousines. Fortune tourne en faveur de Saintré : «Ainsi fut il, madame,

de ce povre malleureux, qui tant estoit en grace de sa dame, que oncques amant de dame ne fust mieulx» (*Ibid.*, p.446).

²⁰ A propos de cette invitation, Saintré entend qu'elle veut qu'on «ne lui deschire pas sa robe de trop prier !» (S., LXVII, p.406). Le chevalier se dit alors qu'il acceptera l'invitation «au premier prier» (*Ibid.*).

²¹ On lit dans *La Salade* : «et quant il advient que le seigneur ou dame emploie son temps en deshonestes choses et vicieuses, comme sievir waynes compagnies et excessives despences, qui font souvent les paresceulx seigneurs et ceulx qui se escouttent loer, soient seigneurs ou dames, ce les font toujours tomber en necessitez, quant se laissent conduire comme enfans» (*La Salade*, op. cit., p.7, ll.17-21).

²² On lit dans *La Salade* qu'il faut «fuir les vices et les flateurs, dont les seigneurs sont au jour d'huy ainssy aveuglez, par quoy en perdent l'amour de Dieur, honneur et la congnoissance de eulz meismes ; dont ne scevent pluseurs de eulz quelles choses laisser ne quelles prendre (...) ; et tout ce n'est que par faulte que on ne leur dit verité» (*Ibid.*, p.8, ll.32-39).

²³ Les enseignements de Belles Cousines sont toujours assez proches de ceux que l'auteur même dispense dans ses compilations pédagogiques, qu'il s'agisse des lois concernant les duels judiciaires, ou bien de la liste des lectures conseillées : «...lisez Titus Livius et Orose. Se vouldes savoir des .xij. Cesaïres ou Cesariens, lisez Suetonius. Et se vouldes savoir (...), lisez Salustius...» (S., XII, p.124 ; voir aussi *La Salade*, op. cit., p.22).

²⁴ Nous citons, ici, d'après l'édition suivante : A. de La Sale, *Jehan de Saintré*, par J. Misrahi et Ch. A. Knudson, Genève, Droz, 1978 (*T.L.F.*, 117), p.71, ll.24-31. Voir aussi *Saintré*, éd. par M. Eusebi, XI, p.117.

²⁵ Machiavel, *Le Prince*, trad. Y. Lévy, Paris, Garnier-Flammarion, 1980, «Dédicace», p.93.

²⁶ La prudence est une qualité importante pour La Sale ; il lui consacre une partie de sa seconde compilation, *La Salle*, où il distingue entre prudence active et contemplative : «...pour ce veul je fonder madicte salle sur les tres glorieux exemples de Prudence active, .II^{me}. fille de Dieu ; car de Prudence contemplative, sa première fille, je m'en rapporte aux sains docteurs et maîtres en Sainte Eglise. Laquelle active noz peres anciens eurent tant en amour et reverence que je n'ay scens ne science a povoir escrire tout. Et jassoit que encores par vraye congnoissance ne eussent ilz senty ne gousté la tres sainte et tres amoureuses grace de nostre Dieu le Saint Esperit, si nous ont ilz monstré et adressié par leurs exemples (...). Et car ceste tres sainte vertu de Prudence active me semble la droite mere et norrice de toutes les autres...». A. de La Sale, *Œuvres complètes*, tome II : *La Salle*, par F. Desonay, Faculté de Philosophie et Lettres, Liège ; Paris, Droz, 1941, pp. 3-4.

²⁷ Il s'agit d'un aspect important, car la prévisibilité du comportement d'autrui permet le jeu. Prudence, dans le sens ancien, signifie d'ailleurs «prévision», «prévoyance», mais aussi «compétence pratique», «habileté» (voir *prudent* dans A.J. Greimas et T.M. Keane, *Dictionnaire du Moyen Français*, Larousse, 1992, p.511^b). La personne prudente, c'est-à-dire avisée, doit prévoir les

comportements et les réactions des autres dans les différentes circonstances ; elle connaît également l'horizon de leurs attentes, qu'il ne faut pas décevoir.

²⁸ Peut-on dire qu'ils «se laissent conduire comme enfants», pour reprendre une expression de La Sale (citée à la note 21) ? Au fond, le comportement de Belles Cousines et de Saintré avec le roi et la reine rappelle souvent celui des flatteurs, qu'ils condamnent.

²⁹ Saintré et Belles Cousines se permettent d'ailleurs un ton plaisant avec le roi et la reine. «Sire,» dit Saintré au roi, «pour nostre bien venue, je vous supplie que ce soir avec la royne dormez» (S., XLVIII, p.340). Il est d'accord avec la dame pour la rencontrer, nuitamment, dans le secret du jardin. Ailleurs, Belles Cousines s'adresse à la reine de manière très directe : lorsque celle-ci lui propose de donner deux ou trois cent écus à Saintré, Madame lui répond : «A ! madame, (...), vous tailliez larges corroyes d'aultrui cuyr» (*ibid.*, XVII, p.151).

³⁰ Même le roi n'est pas content, cette fois-ci : «Et quant le roy entend ceste nouvelle et eust ja sur leurs espaulles veu leurs emprinses, ne fust pas bien contens ; puis leur dist : 'mes amis, vous faictes comme cellui qui espouse sa cousine, puis demande dispensacion. C'est a tous chose mal faicte de entreprendre, et piz de executer, sans licence de son seigneur (...). Et quant a vous, Saintré, vostre coeur et vous ne cesserez jamais d'entreprendre armes et voiaiges ? Il me semble que c'est assez !'» (S., LI, p.354).

³¹ En réalité, Belles Cousines a demandé au médecin de dire à la reine qu'elle a besoin d'aller voir ses terres, et pour obtenir sa collaboration elle lui a donné un «bon mantel de la plus fine escarlatte» (S., LIV, p.361).

³² Madame aussi se sent idéalement 'abandonnée', lorsque Saintré part en guerre sans son consentement. Peut-être, l'auteur lui-même se sent-il abandonné par son premier protecteur, René d'Anjou, au moment de quitter sa cour ; en 1448, il s'installe à la cour de Louis de Luxembourg. Selon Fernand Desonay, biographe de La Sale, le bon roi René n'aurait pas rémunéré suffisamment le vieux précepteur de son fils : *La Salle*, œuvre destinée à l'instruction des fils du nouveau protecteur, contient des allusions à l'ingratitude des princes. D'autre part, l'auteur justifie l'écriture de sa seconde compilation par les mots suivants : «...je, Anthoine de La Sale, escuier, vostre tres humble serviteur, pour eschiver ce tres perilleux pechié d'occieuseté (...); aussi, pour passer de mon triste coeur la tres desplaisante merencolie par infortune tumbé ou .LXIII^{me}. an de ma vye et ou .XLIX^{me}. de mon premier service...» (*La Salle*, op. cit., p.1). La Sale sombre donc dans la «merencolie», à la cour de Louis de Luxembourg. L'abandon et le changement engendreraient-ils toujours ce sentiment ?

³³ La lenteur de la parole conventionnelle s'oppose à la rapidité de la parole théâtrale : le mensonge, lié à la logique du théâtre, détermine tous les comportements des protagonistes. Ceux-ci se comportent en effet comme sur les planches d'une scène, et réfléchissent consciemment à cet aspect : dans les *Quinze Joyes de Mariage*, ouvrage anonyme, des femmes enseignent à d'autres femmes la manière de se comporter : «La nourrice et les veilles

matrones, qui sont instruites et scientes en leur mestier, font bien leur personnages et font mauvese chiere» (*Q.J.M.*, éd. par J. Rychner, Genève, Droz, 1967, T.L.F. 100, J.3, p.21, ll.117-120). Et encore : «...la dame lui a fait signe que elle se taise, pour ce que elle a paour que elle ne joue pas bien son personnage» (*ibid.*, J.11, p.86, ll.156-158).

C'est dans cette optique que les personnages de notre roman affrontent la vie à la cour. La *célérité* de la parole mensongère, qui permet aux rusés d'atteindre leurs buts, est très importante, aussi, dans le service du prince ; c'est ce que soutient, en 1487, le Napolitain Diomede Carafa dans son *Tractato dello Cortesano* (ou *Libri delli precepti overo instructione delli cortesani*). Cité d'après A. Pons, dans sa présentation du *Livre du Courtisan* de B. Castiglione, op. cit., p.XI.

³⁴ La Sale condamne son époque dans *La Salle* : «...selon que je puis aperchevoir, toutes manieres et condicions de gens se sont muees et muent tous les jours, en apreschant les grans delis de leurs bousches, de leurs corps, en disant et faisant mal en habondance de grans estat et en pluseurs aultres tres desordonnees et deshonestes vyes...» (*La Salle*, op. cit., p.266). C'est l'époque de la bouche et du corps, c'est-à-dire des plaisirs individuels, mais aussi des paroles trompeuses qui les défendent.

³⁵ Madame, ne respectant pas ses propres valeurs, incarne son époque — une époque où il vaut mieux ne pas trop se formaliser, si l'on veut avoir du succès en société.

³⁶ Le poème de Boèce apparaît aussi dans *La Salle*, op. cit., p.77, où il est dûment adapté au contexte pour illustrer le sens d'une allusion que l'auteur fait à l'ingratitude des princes...

³⁷ La Sale, représentant de son époque, élève et pédagogue, mais aussi garant d'un savoir qu'il aime et dont il a vérifié l'inefficacité : comment enseigner des valeurs désuètes et former des inadaptés dans un monde qui change ?

³⁸ La nostalgie de La Sale est partout dans le roman, et aussi dans les traités. Dans *Saintré*, lorsque l'auteur s'attarde sur la description des épérons (dorés pour les chevaliers et argentés pour les écuyers), il glisse un commentaire assez nostalgique : «comme l'en souloit au bon temps porter» (S., LI, p.353). Au départ de Barcelone, Saintré salue les princes, les princesses et les autres dames, «la venus pour ces armes veoir, dont l'en tenoit assez plus de compte que l'en ne fait au jour d'uy» (*ibid.*, XXVIII, p.212). A propos de l'habitude de recevoir de l'eau bénite au lit, La Sale dit que «au jour d'uy a pluseurs est honte et chose mal faite, tant sont asseurez de l'anemy» (*ibid.*, L, p.349). Dans le traité *Des anciens tournois et faictz d'armes*, on lit que «au bon temps de jadiz, les salles, les chambres et les hostelz des nobles hommes estoient peintes ou tappissees de belles ystoires, des illustres batailles et conquestes des vaillans, ou des blasons aux nobles du royaume, a memoire de chascun estre bon. Et ores ne sont peintes que de chasses et volleries, de pastoureaulx et brebis, ou d'amoureux deduitz...». Cité par F. Desonay dans son *A. de La Sale aventureux et pédagogue*, Paris, Droz, 1940, pp.163-164.

³⁹ Le roman se fragmente en un ensemble d'unités narratives plus brèves, marquées par une forte tendance à la digression, où semble se manifester la poétique d'un 'genre' naissant : celui de la nouvelle.

⁴⁰ On devine en filigrane, dans le roman, les thèmes chers à La Sale : la prééminence de la chevalerie sur la *clergie* (l'auteur n'est pas un clerc), son goût pour les voyages, pour les cérémoniels (expert d'héraldique, La Sale écrit un traité sur les tournois et participe à des joutes en tant que juge).

⁴¹ Les dédicaces de toutes ses œuvres contiennent toujours les *topoi* rhétoriques de la modestie de l'auteur, de son incompetence, etc.

⁴² Saintré est d'accord avec la dame pour cacher à la reine la raison d'un comportement plaisant : «Madame, qui se doubta, ainssy que chose vraye faict a doubter, que leurs ris et signaux ne la feissent souspeçonner, pour bien couvrir emprinse, dist au seigneur de Saintré : 'Ha ! sires, sires, seriez vous tel ? Se Madame me croist, avant que ly eschappez vous luy direz la verité' !» (S., XLVIII, p.341). Ici, même s'il s'agit d'un jeu, on donne la preuve d'une certaine méfiance vis-à-vis de la vérité d'un comportement.